

## Indo-Iranica

Par J. DUCHESNE-GUILLEMIN

1. v.-p. *a-sa-a da-a-ru-u-va.*

Cette expression se lit à la ligne 41 de la Charte de Suse et désigne l'un des deux matériaux, avec l'argent, qui ont été importés d'Égypte pour servir à la construction du palais de Darius.

Le second terme en est relativement clair. Son premier signe est très endommagé, mais on reconnaît, même sur la reproduction, de quoi justifier la lecture du P. Scheil. Celle-ci est reprise notamment par M. Benveniste, *BSL.*, XX, iii, p. 132 : *dāru*<sup>v</sup>, équivalent de skr. *dāru*- "bois". On verra qu'elle doit être préférée à celles de MM. König et Herzfeld.

Le premier terme a prêté à des conjectures diverses. Dans l'article cité, M. Benveniste, partant d'abord de l'idée qu'à côté du nom de l'argent pouvait figurer — sans que ce soit obligé — un autre nom de métal, a envisagé un moment de retrouver ici l'av. \**asan*- "fer", pers. *āhan* etc. (dont il avait traité, *MSL.*, 23, p. 132-3, à propos du mot *pašto ospana*). Mais, cette hypothèse ne rendant pas compte de la présence de *dāru*, son auteur l'a rejetée aussitôt et a noté seulement, pour terminer, que l'on serait tenté de retrouver en *asa* un nom de bois.

J'ai été d'emblée confirmé dans la voie ainsi indiquée en me rappelant le type de locution d'av. *tištryō . star*- "étoile appelée Tistrya-", *vispe . aire . razurā*- "forêt appelée tous les Aryens" etc. L'expression *asā dāru* se décomposait de la même façon en "bois appelé *asa*". Restait à identifier ce bois.

Pour ce faire, nous avons, à la suite de M. Herzfeld, *Altpersische Inschriften*, 1938, p. 299, fait appel à l'avestique *asan*- "pierre", forme qui devait être commune à la plupart des dialectes iraniens, puisque le vieux-perse est isolé avec son traitement de l'ancienne palatale (skr. *aśan*-, gr. *ἄκμων* etc.). Mais, que la forme *asan*- ait été usitée aussi en Pars comme nom commun, ainsi que le suppose M. Herzfeld, est plus difficile à admettre, et je ne crois pas non plus admissible le reste de son interprétation. Il lit, en effet, contre le P. Scheil, à l'initiale du second terme, le signe *sa*, malgré le manque de place et malgré les traces suffisantes de *da*. Cela lui donne, moyennant une interprétation, possible en soi, de la finale du mot, *asā sārwa*

“ pierre de plomb ”, avec un 2<sup>e</sup> terme dérivé de av. *srva-* “ plomb ”. Le contrôle direct de cette lecture, quand j’ai prié M. Contenau de le faire, était impossible, la section assyriologique du Louvre étant en cours de réorganisation. Puis, la guerre est survenue avant que les caisses aient été rouvertes. Mais je crois inutile d’attendre davantage pour publier le résultat d’une recherche qui, en ne retenant qu’une partie de l’interprétation de M. Herzfeld, aboutit à une solution complète.<sup>1</sup>

Puisque le matériel provenait d’Égypte, il était naturel de rechercher, en prenant pour point de départ à titre d’hypothèse, l’interprétation “ bois appelé pierre ”, quel bois ce pays était susceptible de fournir à l’Iran, quel bois méritant d’être appelé “ pierre ”. Or, le seul bois que l’Égypte, qui n’en produit aucun, puisse exporter est celui qu’elle-même faisait venir des sources du Nil : l’ébène. Les textes égyptiens le désignent par *hbn-* (cf. Erman-Gradow, *Wörterbuch der Aegypt. Spr.*, 2, p. 487 : *hbnj*, dont le *j* est négligeable<sup>2</sup>), mot qui a passé dans l’hébreu biblique הַבְּנִים, הַבְּנִים, dans le grec ἔβενος et le latin (*h*)*ebenus*. La forme grecque, qui remonte à Hérodote, montre par son esprit doux qu’au temps d’Hérodote, c’est-à-dire au temps de Darius, le mot sonnait à peu près exactement comme celui par lequel les Hébreux et les autres sémites contemporains désignaient la “ pierre ” : hébr. אֶבֶן, aram. אֶבְנָא etc.

Cette coïncidence, provoquée par l’amuïssement du *h-*, fournit la clé de l’expression qui figure à Suse. C’est cette coïncidence, en effet, qui a produit une confusion dans l’esprit des gens qui transportaient l’ébène (dans notre hypothèse) d’Égypte en Susiane. Pour eux, qui à coup sûr devaient parler une langue sémitique, ce bois qui leur était livré avec son nom d’ \**eben*, et qui avait la dureté du roc, c’était évidemment le “ bois de pierre ”.<sup>3</sup> C’est cette interprétation — involontaire et peut-être inconsciente — qui a été transposée par les Iraniens des régions limitrophes de la mésopotamie en termes de leur

<sup>1</sup> J’ai été aidé de façon décisive, dans cette petite enquête, par mes collègues de l’Institut oriental de l’Université de Liège, MM. B. van de Walle et H. F. Janssens. — Mentionnons, pour épuiser la courte bibliographie du sujet, l’interprétation de M. König, *Mitt. d. Vorderasiat. Ges.*, xxxv (1930), p. 64 : *āsā dāruva* “ chambranles de bois ”, avec un *ā-* initial non justifié et un *āsā*, ainsi créé, rattaché à skr. *ātā* “ cadre, chambranle ” au mépris de la phonétique : en aucune position un *s* vieux-perse ne peut répondre à un *t* sanskrit. Du reste, le radical de skr. *ātā* est attesté en iranien, dans av. *qīthyā-* “ poteau ” ! — Nous retiendrons cependant quelque chose de l’article de M. König, voyez ci-dessous in fine.

<sup>2</sup> Selon MM. Van de Wallé et J. Capart.

<sup>3</sup> Comme nous disons “ bois de fer ” pour désigner vulgairement le tek.

langue : *asa dāru* ; et c'est enfin cette expression iranienne (non perse)<sup>1</sup> qui a passé dans l'inscription achéménide.

Les déguisements superposés sous lesquels je propose de retrouver le nom de l'ébène dans *asa dāru* pourraient il faut l'avouer, inspirer quelque méfiance, si un recoupement ne nous était fourni par le témoignage d'Hérodote.

On lit en effet, au §97 du III<sup>ème</sup> livre des *Histoires*, que les Ethiopiens, à qui le Roi des Rois avait imposé un tribut en nature, le payaient, tous les trois ans, sous forme d'or, d'ivoire, de jeunes garçons et de "deux cents billots d'ébène" (*διηκοσίας φάλαγγας ἐβένου*).

C'est de cet ébène-là, importé du haut-Nil en Susiane via l'Egypte et les régions du commerce sémitique, que l'inscription achéménide nous restitue la mention. Et sans doute l'argent importé en même temps que lui — et mentionné avec lui — servait-il (selon un usage rappelé par M. König, œuvre cité p. 65) à y faire des incrustations.

## 2. av. *xšnau-* "se réjouir" etc.

La racine d'av. *xšnau-* "prendre plaisir à, se réjouir de" est abondamment attestée en iranien, non seulement dans l'Avesta mais en pehlevi et à l'époque moderne : pers. *xušnūd* "content" etc. — mais on ne lui connaît pas de correspondant, ni en sanskrit ni dans aucune autre langue.

Bartholomae, faisant état de la forme *snut* du Fr. (v. *Altir. Wörterb.* s.v.) et interprétant — à juste titre — le *x-* comme secondaire, pose un iranien \**snu-*. C'est l'impasse.

Sans doute, le groupe initial *xšn-* peut reposer sur \**sn-* (comme *xštāt* "il se tenait" représente \**stāt*), mais elle peut aussi continuer un ancien \**ġn-*, comme dans v.-p. *xšnā-* "connaître" \**ġnō-*. Dans ce cas, il reste à rendre compte de l'*s-* du Fr. : ce sera une forme due à l'analogie de cas comme ceux que signale Bartholomae lui-même, *Grundriss* §33 : av. *vasna-* en face de v.p. *vašna*, av. *yasna-* en face de pers. *šāšn*, ou il s'agit d'une ancienne palatale, \**k̄* ou \**ġ*.

Av. *xšnau-*, etc., peut donc reposer sur \**ġnu-*. Dès lors s'impose

<sup>1</sup> Appelons-là mède, s'il faut lui donner un nom. J'avais pensé que la confusion avait pu aussi être seulement le fait des scribes — certainement eux aussi des Sémites — chargés de rédiger la Charte : en constituant le texte iranien, ils auraient, au lieu de transcrire simplement — tant bien que mal — le terme \**eben* "ébène", substitué à ce mot, comme aux autres, son équivalent iranien (ou plutôt l'équivalent de son homonyme sémitique). Mais, dans ce cas, c'est au terme vieux-perse : *abanga-* qu'ils aurait recouru, plutôt qu'à celui des autres dialectes.

le rapprochement avec gr. γάνυμαι “ se réjouir ”. Le détail morphologique et phonétique s'expliquera comme suit. On a affaire à une racine \*gā-w- qui fournit, d'une part, un verbe à suffixe dental, de l'autre un verbe à infixé nasal. Le premier est représenté dans lat. *gaudeo*, gr. γηθέω, tokh. A B *kāt-k*.<sup>1</sup> Du second, seul le moyen était connu : \*gā-n-u- > gr. γάνυμαι. L'iranien nous restitue l'actif, qui devait être (au singulier) \*gā-n-éu-, d'où provient, avec syncope de ə prétonique comme dans av. \*ptā “ père ”, ir. \*šnau-, etc., représenté par av. *xšnau-*, pers. *xušnād* etc.

### 3. skr. *vārpas-*, skr. *rūpá-*.

Dans le skr. *vārpas-* “ ruse, stratagème ; forme extérieure ” sont confondus, selon Walde-Pokorny, p. 276, deux mots distincts. L'étymologie donnée par Schrader, *KZ* 30, p. 481 et Wood, *IF* 18, p. 13 sq., et reproduite par W.-P., *ibid.*, ne fait état que du premier sens : on suppose une évolution sémantique à partir d'une signification “ Krümmung, Winkelzug ” et l'on rapproche gr. ῥάπτω “ coudre ensemble ”, ῥέπω “ se pencher, s'incliner ”, alb. *wrap* “ allure rapide ” et lit. *verpiù* “ filer ”. C'est par soi-même peu convaincant, et cela laisse intact le problème posé par le second sens, “ forme extérieure, ” qu'il s'agisse ou non d'un mot distinct.

On est en mesure, depuis les découvertes tokhariennes et hittites, de fournir une explication plus satisfaisante et qui est complète. Le tokharien possède en effet (en agni comme en koutchéen) le verbe *warp* “ enclore ”, que M. Benveniste, *Tokharien et indo-européen* (*Festschrift Hirt*), p. 235, a rapproché de hitt. *warpa tiya* “ envelopper ” et d'av. *varəp-*.<sup>1</sup> Le terme skr. *vārpas-* au sens de “ forme extérieure ” prend place tout naturellement à côté du terme iranien, d'autant mieux que la même racine, sans l'élargissement -p-, donne notoirement au sanskrit un autre terme, *varna-*, qui désigne l'enveloppe, la forme extérieure, l'apparence, la couleur etc.”

Quant au sens de “ ruse, stratagème ”, il est inutile de poser pour lui un mot distinct, avec une étymologie propre (qui serait celle que cite W.-P.), puisque ce sens ce déduit aisément de celui de “ forme

<sup>1</sup> Avec traitement ā d'une ancienne diphtongue à premier élément long, comme dans A B *kāk* “ appeler, hurler ” en face de B *šauk* “ id. ”, lit. *kaukiù* (étymologie de M. Van Windekens, *Mémoire inédit*), ou dans B *yšāmna* “ chez les hommes ” etc. en face de *šaumo* “ homme ”. Cela dispense de poser, pour le seul tokharien, une forme aberrante \*gā-dh, comme le fait Van W., *De indoeuropesche Bestanddeelen* . . . Louvain, 1940, p. 22.

extérieure, apparence” : il n’est que de songer, pour trouver des parallèles à une telle évolution sémantique, aux verbes hébr. בָּנָה et מָעִיל “tromper” en face des noms בָּנָה et מָעִיל “vêtement”, et aux divers sens de la racine *lbs* en arabe : “se vêtir ; dissimuler, altérer, rendre une chose confuse pour quelqu’un,” cf. J. L. Palache, “Over Beteekenisverandering der Woorden in het Hebreeuwsch en Andere Talen,” tirage à part des *Bijdragen en Mededeelingen van het Genootschap voor de Joodsche Wetenschap in Nederland*, vi, p. 21.<sup>1</sup>

En donnant l’étymologie de *várpas-* “forme extérieure”, on fournit du même coup celle d’un terme qui en a depuis longtemps, à bon droit, été rapproché, skr. *rūpá-* “forme extérieure, beauté, etc.”

Ce mot est cité par Brugmann, *Grundriss* <sup>2</sup>, i, p. 260, comme exemple du traitement de *\*w̄j* initial. A vrai dire, aucun des faits allégués n’est sûr : v. isl. *þrudr* “force”, rapproché de lit. *tvirtas*, est expliqué autrement chez W.-P., d’après Noreen, *Lautl.*, p. 216, par *\*trew* “ prospérer ” ; m. h. a. *rūte* “ carré ” < *\*qutrū-tā* (cf. *\*qwtw̄j-* dans gr. τετρακόνητα, lat. *quadrāginta*) est une étymologie douteuse, non retenue par W.-P. ; *\*swekrū* de *\*swekw̄j* est lui-même hypothétique ; lit. *klúpoti* “ s’agenouiller ” est d’une racine qui n’offre nulle part trace de *l̄* (cf. W.-P., p. 473). Et il y a des exemples contraires, cités par Brugmann comme tels.

Par conséquent, il est téméraire de rapporter *rūpá-* à un *\*w̄j-p-*, d’autant plus que la racine *wer* d’où dérive le synonyme *várpas-* qu’on vient de voir n’offre nulle trace d’un élargissement par *\*ə* : *\*wer-ə-*, *\*w̄j-*. En revanche, le suffixe en *u* est bien attesté : skr. *vr̄ṇóti*, av. *vərənavaiti*, skr. *varútra-* “ housse ” (gramm.), *varūtár-varūtha-*, gr. *ῥύμα* “ protection ” hom. *ῥύσθαι* “ protéger, sauver etc.” Dès lors, on peut se demander si *rūpá-*, au lieu de représenter un *\*w̄j-p-*, ne reposerait pas plutôt sur *\*w̄jw-p-*. Ceci devait donner régulièrement, conformément au traitement *ru*, *lu* de *\*w̄j*, *\*w̄l*, qui est aussi bien attesté que l’est mal celui de *\*w̄j*, *\*w̄l* (cf. Brugmann, *ibid.*), une forme *\*ruw-p-*, qui rendrait bien compte de *rūpá-*.

#### 4. av. *raēθ-* “ mourir ”.

Pour expliquer av. *raēθ-* “ mourir ” et ses correspondants, W.-P., p. \*401, a posé une racine *\*leit(h)*. Mais, la variante en *\*-th-* ne repose, nous allons le montrer, sur aucune forme réelle. Le tokharien B *lait*

<sup>1</sup> M. Benveniste annonce qu’il reviendra ailleurs sur ce mot.

<sup>2</sup> Article que m’a fait connaître M. J. H. Kramers, qui a eu l’obligeance d’en demander pour moi une copie à l’auteur.

“ passer, trépasser, transmigrer ”, A *let* “ fortgehen, herabfallen ”, (étymologie de M. Van Windekens, *Mémoire inédit*) est à cet égard dans le cas de v. norr. *lāða* “ aller, disparaître, périr etc. ”, all. *leiden* et *leiten*, v. norr. *liðinn* “ Tot ”, *leiði* “ Grabstätte ”, v.h.a. *leita*, *leitī* “ funus, exequiae ” m.h.a. *bileite* “ enterrement ” et des autres formes germaniques.

L'avestique *raēθ-*, seul, paraît impliquer une ancienne aspirée. Or, ce n'est qu'une apparence. En effet, examinons successivement toutes les formes de ce verbe, nous n'en trouverons aucune où *θ* ne puisse être regardé comme secondaire.

Le verbe n'a pas de présent radical, mais seulement un thème *iriθya-*, où un ancien \**t* devait donner *θ* devant *y*; les formes de participe parfait *irīriθušqm* et *irīriθušō* ne prouvent pas plus que v. p. *gāθum* etc. l'existence d'un ancien \**th*: elles sont analogiques de cas comme nom. sg. \**irīriθwqs-* qui comportaient le traitement régulier de \**tw-* devant voyelle; *irista* est ambigu; il reste en tout et pour tout la pseudo-forme *irīriθāne*, p. 35, qui est deux fois fautive en face de ce qu'on lit un peu plus haut, p. 24: *irīritānahe*. Bartholomae a corrigé la finale *-ne* en *-nahe*; il faut également substituer au *θ* le *t* de la forme qui est a priori, puisque sa désinence est correcte, la meilleure.

En conséquence, il faut poser un avestique *raēt-*, donc un indo-européen \**leit-*.

Accessoirement, rien n'empêche plus, au point de vue phonétique, de rattacher ici les mots grecs *λοιτή* “ τάφος ”, *λοιτεύειν* *θάπτειν* Hés. Mais c'est une autre question, d'ordre sémantique, que de savoir si ces significations se rattachent directement à celles de v. norr. *leiði* “ Grabstätte ”, etc., ou seulement à l'acception générale d'all. *leiten*.

##### 5. av. °*nakaθwa-*.

Ce mot ne figure qu'en second terme du nom propre *tīrō. nakaθwa-*. Bartolomae, *Altir. Wb.*, a remarqué sa ressemblance avec skr. *nakṣatra-* “ astre ” mais sans l'étudier plus avant. Or, cette remarque tire son intérêt du fait que *tīrō* est précisément un nom d'astre, attesté par ailleurs en ir. sous les formes *tīr*, etc., cf. A. Götze, *KZ.* 51, p. 146 sq.<sup>1</sup> Notre composé se comprend littéralement “ ayant Tir pour astre ” (c'est-à-dire “ né sous le signe de Tir, placé sous l'invocation de Tir ”).

<sup>1</sup> Sans doute, M. Götze n'a pas réfuté la remarque de Nöldeke, *Persische Stud.*, i, p. 417 sq., selon laquelle le nom *Tir* n'aurait jamais été appliqué à une planète (Mercure) s'il avait auparavant désigné une étoile. Mais le fait est qu'il a été confondu avec *Tištrya-* “ Sirius ”.

Au point de vue de la forme, *nakṣatra-* et *nakaθwa-* ne sont évidemment pas superposables. Mais ils ont une partie commune, la syllabe *nak-*, qui justement se retrouve dans le seul mot auquel on puisse faire appel pour tenter, avec une chance nouvelle, l'étymologie de l'énigmatique *nakṣatra-*, à savoir skr. *nāka-* "voûte céleste".<sup>1</sup> Les noms indien et iranien de l' "astre" dériveraient indépendamment, en tant que les "célestes" d'un ancien indo-ir. \**nak-* "ciel". Cette hypothèse semble corroborée par un fait tokharien, sur lequel elle est de nature à jeter auparavant quelque lumière.

Pour traduire skr. *deva-* "dieu", le tokharien se sert du mot B *nākte* A *ñkāt*, *ñākt*. Puisque *deva-* signifie littéralement "céleste", ce n'est peut-être pas par hasard que l'on accole à ce terme, en dehors du nom du Buddha- (B *pud-*, A *pta-*), ceux de deux astres. Cela se produit dans les expressions B *memñākte* (= *mañ ñkāt*) "dieu-Lune (ou astre-Lune?)" et B *kaumñākte* "dieu-jour, dieu-soleil (ou astre soleil?)".

L'hypothèse d'un emprunt à l'indien ou à l'iranien est exclue par le *ñ*, dont la palatalisation garantit un ancien *e*.<sup>2</sup>

On serait donc en présence, finalement, d'une racine \**neq* "ciel, voûte céleste" limitée — jusqu'à plus ample informé — à l'indo-iranien et au tokharien. Le fait, loin d'être isolé, prendrait place au côté des quatre de même espèce que j'étudie ailleurs.<sup>3</sup>

Le suffixe tokharien, en *t*, serait particulièrement comparable à l'initiale au moins du suffixe iranien \**tva-*.

<sup>1</sup> Les nombreux essais — tant indigènes qu'européens — d'étymologie de *nakṣatra-* sont rappelés par Macdonell-Keith, *Vedic Index*, s.v. Le moins invraisemblable est celui par \**nak-kṣatra-* "régnant sur la nuit". Aucun ne fait usage de skr. *nāka-*.

<sup>2</sup> Du même coup est exclu aussi l'emprunt à gr. *ἀνακτ-*, auquel avait songé Schrader-Nehring, *Realexikon der idg. Altertumsk.*, i, p. 406, dans la seule tentative qui ait été faite de donner l'étymologie du terme tokharien. Outre la palatalisation de *ñ*, elle n'expliquait pas la chute d' *a-*, et enfin le fait d'un emprunt grec en tokharien était — et serait encore — unique en son genre.

<sup>3</sup> Dans mes *Tocharica*, § 125 à 129.